

Tôt avant l'aube, les hommes se sont affairés à charger les mules. Les chiens jappaient déjà d'impatience. Ils avaient compris : c'était le départ pour la transhumance. Pendant les préparatifs, le vieux restait bougon. Assis au bord de la cheminée, il tournait le dos à l'animation en regardant chauffer la soupe dans le chaudron sur le trépied. Lui, il ne serait pas du voyage. Depuis quelques années déjà, il restait l'hiver au village. Sa jambe ne lui permettait plus un tel périple.

— Maria, arrête de couvrir Gio Batta. A douze ans, il est déjà plus grand et plus costaud que toi.

Maria, c'était la sœur aînée. Elle n'était pas du voyage non plus. Le vieux avait besoin d'elle, et puis on ne pouvait pas laisser les propriétés à l'abandon alors elle s'était résignée à rester. Pourtant, depuis la mort de la mère, c'est elle qui avait pris le relais et ces grands costauds de frères, c'était un peu ses enfants, surtout ce petit dernier qu'elle avait bercé, consolé, encouragé dans ses premiers pas. C'est vrai qu'elle l'avait un peu gâté. Bien plus qu'elle ne l'avait été. Servante à cinq ans. Ses parents l'avaient louée ou plutôt casée auprès d'une dame Lascaris, une cousine lointaine des châtelains qui venait passer l'été à La Brigue, dans ces montagnes réputées pour leur bon air. L'hiver, Maria l'avait suivie à Nice. La Dame était gentille mais ferme et elle lui avait appris les bonnes manières et la propreté. Maria, un peu perdue au début, avait vite compris et parlé le français et même le niçois quand elle partait faire la lessive avec les lavandières. Quinze ans plus tard, peu après la mort de la vieille dame, alors que Maria travaillait dans une autre maison où elle était bien considérée : travailleuse, fiable, elle envisageait de se marier et de prendre la conciergerie du Palais de l'Olivier, un de ces nouveaux immeubles qui se construisait à Nice. Mais, sa mère était morte à la naissance de Gio Batta et le père l'avait rappelée. Il avait besoin d'elle pour assurer la survie du bébé et des autres jeunes enfants.

Pour Gio Batta, le départ était difficile. Cette année, c'était la dernière transhumance vers la France. Il fallait choisir : rester au village et prendre la suite de son père avec un troupeau réduit et en descendant l'été sur la côte ligure où il devrait s'entendre avec un cousin âgé pour partager les pâturages car ceux-ci se louaient de père en fils aux mêmes familles. Ainsi, il resterait avec Maria et pourrait à son tour la protéger mais pas sûr que ce soit rentable. Les autres frères et sœurs vendraient à la boucherie le plus gros du troupeau à titre de dédommagement. De l'argent, il n'y en avait pas. Et puis le vieux, avec ce caractère qui empirait avec la décrépitude, il continuerait à donner les ordres et à s'opposer à tout changement.

L'autre solution, Maria l'y encourageait fortement, c'était de partir avec ses frères et d'accepter tout travail qui se présenterait. Les piémontais, ces montagnards peu exigeants, avaient une solide réputation de travailleur. En plus avec l'éducation que Maria lui avait transmise, il pourrait faire valoir sa bonne pratique du français et ses bonnes manières auprès des hôtels qui embauchaient l'hiver.

Tout cela le révoltait. La Brigue, c'était son pays. Peu importait les décisions politiques des puissants de ce monde qui se partageaient le monde. France ou Italie, ça lui était indifférent. Il était brigasque avant tout et comme tous les bergers, sa vie, c'était la liberté des alpages, le vent, le ciel limpide, la vue qui parfois portait jusqu'à la mer. Au sud-est, la côte ligure, Vintimille, Bordigherra, Albenga. Au sud-ouest, la Côte d'Azur, Menton, Nice, La Colla Rea où ils hivernaient car les pâturages alpins étaient ensevelis sous des mètres de neige. Les conditions de vie étaient rudimentaires mais ils étaient libres. Le monde leur appartenait et jusqu'à présent, ils avaient défendu chèrement leurs pâturages contre toute main-mise. L'enclave du col des seigneur en témoignait. À l'issue de nombreux procès contre le commune de Tende, ces belles prairies étaient restées brigasques. Comment pouvait-on, maintenant accepter ces nouvelles frontières ? Une douane barrait la route de la transhumance, isolant La Brigue et Tende.

— Par obéissance à la volonté de Dieu et de Victor Emmanuel, il fallait s'incliner. C'était pour le bien du peuple. Le monde évoluait. Gio Batta devait réfléchir et tirer parti des nouvelles opportunités qui s'offraient à lui. Renoncer à un peu de liberté en échange d'une vie plus confortable que cette vie à la sauvage dans les chabottes, ces cabanons de montagne sans eau ni électricité.

Tel était le discours du curé, qui essayait de cacher sa tristesse en encourageant ainsi les jeunes à émigrer vers la France. Sa paroisse perdait son sang et allait se mourir. Mais Dieu seul sait, peut-être qu'ils reviendraient un jour. Pour leur vieillesse. Ou que les frontières changeraient encore ...

Les préparatifs finis, le troupeau se mit en marche et Maria les accompagna jusqu'à la grande route. Discrètement, elle glissa dans le sac de Gio Batta une écharpe et des chaussettes chaudes. Le reverrait-elle ? Son cœur se fendait, il était un peu son fils, son bébé. Mais dans son intérêt, il fallait qu'il parte. Et elle, elle devait rester, assumer son rôle de garde malade et trimer pour leur survie.

Au poste frontière de Fontan, comme ils l'avait malheureusement prévu, les douaniers se montrèrent tatillons et soupçonneux. En particulier pour les tomes de fromages que les bergers comptaient revendre en France.

— encore de la contrebande de parmesan ! Vous jouez au plus malin avec nous en abusant de vos privilèges brigasques. Des tomes de fromage on en voit passer tous les jours. Vous n'allez pas dire que c'est La Brigue qui produit tout ça ! Non, laissez ce parmesan. Il est saisi et soyez contents d'échapper à l'amende ou même si vous protestez à la prison pour rébellion contre les forces publiques.

Heureusement, le frère aîné reconnut un de ses amis qui s'était installé à Fontan en 1860, au moment du rattachement de Nice à la France et à la mise en place de la douane. Il faisait partie des contrôleurs de la zone franche : dans les accords entre états, les produits de La Brigue et Tende n'étaient pas soumis aux droits de douane : laine, fromage ... cela compensait un peu l'isolement de ces communes bloquées entre la frontière et la chaîne de montagne des Alpes impraticable l'hiver pour rejoindre le nouveau Royaume d'Italie. Et comme pour toute frontière, le métier de contrebandier s'était développé de façon lucrative, le parmesan italien se vendant deux fois plus cher en France.

— Hé, Paulo, viens goûter cette tomme et dis leur si c'est le lait de nos brebis brigasques.

Finalement tout s'arrangea au prix d'une tome, celle qu'ils avaient entamée et d'une fiole de génépi, cette liqueur de plante des montagnes. Il fallut tout de même attendre un jour de plus pour avoir l'accord de reprendre le route. Le troupeau s'impatientait, l'herbe manquait car les troupeaux précédents avaient déjà rasé l'herbe et les prairies ressemblaient plus à une cour en terre battue. Toute ces tracasseries administratives rendaient les transhumances risquées. Des bêtes mourraient écrasées par les autres troupeaux.

Le reste du voyage se déroula sans encombre. Après le passage des trois cols, ils arrivèrent près de Nice, à la Colla Réa où ils avaient une bandite, c'est à dire un accord avec le propriétaire du domaine : le troupeau paissait dans les champs d'olivier, les hommes et les femmes récoltaient et taillaient les oliviers tout en gardant les animaux qui fumaient les champs de leur déjections. En contrepartie, le propriétaire leur assurait le logement et un peu de nourriture.

Le domaine était grand, il comportait un moulin à huile et une forge. C'est cette dernière qui attira Gio Batta. Il fut repéré et embauché par le forgeron qui avait besoin d'un apprenti. Docile et intelligent, il apprit vite non seulement à ferrer les mules et les chevaux mais aussi à réparer les

volutés des grilles en fer forgé. Il avait du courage et de l'idée. Le forgeron le prit sous sa protection. Un nouveau monde s'offrait à lui, et peut-être pourrait-il un jour racheter la forge de La Brigue.